

Pascal TRARIEUX

**RÉCEPTION
À
L'ACADÉMIE DE NÎMES**

Discours de bienvenue
de Madame Michèle PALLIER,
Président de l'Académie.

Remerciements
de Monsieur Pascal TRARIEUX
et éloge de son prédécesseur
M. Charly Sam JALLATTE

25 octobre 2013

DISCOURS DE BIENVENUE DE
Madame Michèle PALLIER
Président de l'Académie

A la demande de Madame le président, M. Pascal Trarieux est introduit dans la salle des séances, accompagné par le premier de ses parrains, M. Robert Debant. Mme Michèle Pallier s'exprime en ces termes :

Monsieur,

Quelle surprise de vous voir assis, selon l'usage, devant nous ! Non pas que nous ne nous attendions pas à vous recevoir solennellement, aujourd'hui : correspondant de notre compagnie depuis 2006, vous avez été élu le 7 décembre 2012 membre résidant, au fauteuil de notre regretté confrère, le docteur Charly-Sam Jallatte, dont nous saluons avec émotion l'épouse, le docteur Denyse Jallatte.

Mais j'ai l'impression, toute personnelle peut-être, de vous voir toujours en mouvement, entre l'Ecusson, où vous habitez une maison Renaissance, à deux pas de l'Hôtel de l'Académie et le Faubourg, où se trouve le Musée des Beaux-Arts, dont vous êtes conservateur, devant l'une ou l'autre toile d'une exposition que vous commentez pour les membres de notre compagnie, comme vous l'avez si aimablement fait à plusieurs reprises, pendant une installation ou au retour d'une mission à l'étranger où vous avez accompagné un tableau.

Nous sommes donc heureux de vous accueillir ici et maintenant, dans cette Académie, dont vous connaissez désormais les codes et les usages.

Vous n'êtes pas d'origine nîmoise. Vous êtes né à Savigny-sur-Orge, petite ville de l'Essonne, qui appartient aujourd'hui à l'agglomération parisienne.

Domaine seigneurial dès le Moyen-âge, Savigny-sur-Orge était, au XIX^e siècle, un charmant village adossé à un coteau de vignes, entouré de bois et bordé par la rivière de l'Orge. C'est là que Chateaubriand, accueilli par Pauline de Beaumont, qui

y possédait une maison, termine, « grâce à la paix qu'elle lui a donnée », le Génie de Christianisme.

De ce paysage romantique, reste le château, réaménagé par le Maréchal Davout en 1807 et devenu, en 1953, le lycée Jean-Baptiste Corot.

C'est dans ce bel établissement, chargé d'histoire, que vous faites vos études secondaires. Fils unique de parents aimants auxquels vous restez très attaché (vous avez eu le chagrin de perdre votre père cet été), et qui ne contrarieront pas ce que vous pensez être votre vocation, vous passez un baccalauréat « Arts plastiques/Architecture », bientôt suivi d'une licence « Lettres et Arts » qui, comme son nom l'indique, donne une formation littéraire et artistique préparant aux métiers de la culture, puis d'une maîtrise d' « Histoire des arts » à la Sorbonne.

Vous bénéficiez de l'enseignement d'éminents professeurs, au premier rang desquels Bernard Dorival, dont la culture, les talents multiples et la forte personnalité vous marqueront durablement et Bruno Foucart, très grand historien d'art, à qui l'on doit la réhabilitation de l'art du XIX^e siècle, et tout particulièrement, celle de la peinture religieuse, à travers les figures de Paul et Hippolyte Flandrin. C'est précisément à Hippolyte Flandrin (1809-1864), aidé par son frère Paul, que l'on doit les peintures murales qui ornent l'Eglise Saint-Paul à Nîmes : c'est là, pour vous, une première allusion, à notre ville.

C'est Bruno Foucart, spécialiste de la peinture et de l'architecture du XIX^e siècle, qui sera votre directeur de recherche pour votre mémoire dont le sujet témoigne de votre intérêt pour le patrimoine bâti : « L'Opéra-Comique et son décor ».

Beau sujet, qui réunit plusieurs disciplines car, non seulement la façade de la Salle Favart est remarquable par sa riche statuaire, mais aussi par son décor intérieur dont les peintures, les lambris, les stucs, les marbres sculptés, les bronzes dorés font un des

plus beaux lieux parisiens du XIX^e siècle et une source multiple d'inspiration pour un chercheur.

« Récolement : nom masculin, vient du latin *recolere* (faire la liste de). Cette définition du Petit Larousse donne une vision simple d'une tâche parfois complexe lorsqu'on s'attache à « faire la liste » des œuvres d'un musée, témoigne Marie-Pierre Gaüzès chargée, en son temps, de faire la liste des sculptures déposées par le Musée d'Orsay en région, sous la conduite d'Anne Pinget, spécialiste reconnue internationalement de la sculpture du XIX^e siècle. (Cette dernière viendra, d'ailleurs, à Nîmes, recenser les sculptures de Pradier, de Mercié, d'Auguste Bosc, toutes faisant partie de notre patrimoine).

C'est à cette opération que, nommé à Nîmes à l'issue de votre formation, vous vous livrez, aux côtés de la « mémoire » des Musées de Nîmes, Madame Christiane Lassalle, en tant que chef de projet de la « mission vidéodisque du patrimoine nîmois », destinée à constituer une banque d'images des collections municipales, qu'elles appartiennent aux musées ou aux bibliothèques, et du patrimoine architectural de la ville de Nîmes. Cette mission va vous permettre, dès l'abord, d'avoir une vue d'ensemble des richesses, quelquefois oubliées ou peu visibles, du patrimoine de la ville et, de ce fait, de les documenter, de les faire vivre ou revivre, à l'occasion d'une de ces recherches à laquelle se prête si volontiers votre esprit curieux.

Suite logique : vous serez chargé de conservation des fonds iconographiques et photographiques de la bibliothèque Carré d'Art, jusqu'à ce que, vous soyez, en 2001, nommé au poste de conservateur au Musée des Beaux-Arts.

Entre temps, le 9 septembre 2000, vous épousez Brigitte Chimier, active et talentueuse conservatrice du Musée Georges Borias d'Uzès, dont je salue la présence.

« Nous avons trop d'indifférence pour nos musées de province et le musée de Nîmes,...sans valoir ceux de Montpellier et de Grenoble, serait certainement plus remarqué s'il était en Allemagne ou en Italie, c'est-à-dire dans des pays pour lesquels on ne croit pas que toutes les belles choses sont concentrées dans la capitale », écrit en 1923 l'historien Roger Peyre, avant que la décentralisation ne soit passée par là.

Ce musée de peinture, « habilement construit par M. Raphel », selon l'expression du même Roger Peyre, qui décrit longuement la mosaïque du « Mariage d'Admète », et autres chefs-d'œuvre, vous en avez retracé l'histoire, depuis sa création jusqu'à sa réhabilitation par Jean-Michel Wilmotte en 1987, dans une conférence faite au CAUE du Gard et publiée dans « Dix ans de culture partagée », ouvrage paru récemment. Et vous concluez, en disant :

« Le musée de Nîmes est devenu aujourd'hui un lieu d'échange et de communication. Vivant, il abrite des collections renouvelées, des expositions temporaires, mais aussi une série de services faisant partie d'un même ensemble culturel ouvert sur le XXI^e siècle ».

Tout est dit sur la mission d'un musée, « qui doit être un lieu de savoir et d'éducation, et même, de plaisir du public », dit le Code du Patrimoine.

Dans cet esprit, vous avez monté plus de trente expositions. Certaines ont eu pour but de mettre à l'honneur des artistes d'origine nîmoise, comme Reynaud Levieux, un des peintres les plus raffinés du XVII^e siècle, Charles-Joseph Natoire et son art du dessin, l'architecte Henry Espérandieu et son parcours Nîmes-Marseille, le peintre orientaliste Henri Clamens, les architectes Auguste et Emile Augière, les graveurs Jean-Marie Granier de l'Institut et Lucien Lautrec, le sculpteur Mérignargues.

On peut y joindre la reconstitution de la collection de toiles données en 1924 par Gaston Bouzanquet, membre de notre compagnie, dont un Foujita, actuellement exposé au Japon.

Autres expositions exceptionnelles : « Une collection particulière », cent vingt œuvres d'art moderne choisies dans le fonds artistique de la Fondation des Treilles, et « Miroir de Rome – Piranèse/Ascolini », confrontation du graveur et du photographe.

Dans un autre registre, créant un lien entre le musée et la ville, vous avez cherché à replacer une œuvre dans son contexte historique et culturel : ainsi, pour le bicentenaire de Liszt, vous avez reconstitué autour du Portrait de Liszt enfant, de Jean Vignaud, cher à Madame Lassalle, un salon de musique romantique, faisant appel à Carré d'Art, aux Archives départementales, au Musée du Vieux-Nîmes, à des historiens et, naturellement, aux collections du Musée des Beaux-Arts, avec les portraits de M. et Mme Eugène Foulc par Xavier Sigalon. Bel exemple d'interdisciplinarité.

Le tondo polychrome : La Vierge à l'Enfant d'Andrea Della Robbia, joyau de la collection et don d'Edmond Foulc, en 1916, a donné lieu aussi à des recherches approfondies et à des conférences sur ce collectionneur, propriétaire du square de la Mandragore, à l'emplacement duquel a été élevé le Musée et à l'origine de l'aménagement de ce quartier.

« Les langages de l'art ne sont pas semblables à la parole, mais frères secrets de la musique » (André Malraux, le Musée imaginaire). C'est cette correspondance, très présente, que l'on trouve dans les visites soniques, programme original, où de salle en salle, on perçoit les voix du Petit Chœur de Lucien Bass diversement, en fonction des œuvres exposées.

On la trouve aussi chez les solistes de l'Ensemble Improptu interprétant, à l'occasion de l'exposition *Granier-Bestiaire*, un choix de pièces musicales qui évoquaient le monde des insectes. Le Musée participe aussi étroitement aux manifestations de

l'Automne musical par les conférences et les concerts qui y sont donnés.

Autre public auquel vous êtes attentif : les jeunes, auxquels il faut apprendre à aimer le musée qui leur semble peu en phase avec leur quotidien. Plusieurs programmes leur sont proposés, les faisant participer, dès le plus jeune âge, à une palette d'activités.

Tous les musées sont confrontés aujourd'hui à la nécessité de trouver les voies d'une transmission nouvelle qui tiennent compte des pratiques des jeunes. C'est là, peut-être votre plus grand défi.

« Dix ans de culture partagée avec le conseil d'architecture d'urbanisme et de l'environnement du Gard », ai-je cité à votre propos, mais « dix ans aussi de culture partagée avec Carré d'Art », que l'exposition SYNERGY vient de matérialiser. Ce dialogue, vous en conviendrez, est un élément essentiel de la vie culturelle de notre ville.

Cette activité intense ne vous empêche pas d'être chargé de cours à l'Université de Montpellier et d'être très présent dans les sociétés savantes nîmoises, que ce soit l'Institut Européen Séguier, l'Ecole antique ou la Société d'Histoire Moderne et Contemporaine de Nîmes et du Gard.

Je conclurai en vous posant une question : avez-vous un musée imaginaire ou, comme Proust, dont l'œuvre est constellée de références à la peinture et aux maîtres italiens, dites-vous :

« Si j'étais riche, je ne chercherais pas à acheter des chefs d'œuvre que je laisserais aux musées, mais de ces tableaux qui gardent l'odeur d'une ville ou l'humidité d'une église et qui, comme des bibelots, contiennent autant de rêves par association d'idées qu'en eux-mêmes. »

Peut-être nous donnerez-vous un jour une réponse. En attendant, soyez le bienvenu parmi nous !





REMERCIEMENTS

de M. Pascal TRARIEUX

Éloge de son prédécesseur

M. Charly-Sam JALLATTE

Madame le Président de l'Académie de Nîmes,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Messieurs les représentants des autorités civiles, militaires et religieuses,
Mesdames et Messieurs les Académiciens,
Madame le Docteur Denyse Jallatte,
Mesdames, Messieurs et chers amis,

Pour la seconde fois, vous m'invitez à ce fauteuil où se succèdent ceux d'entre vous qui entretiennent le flambeau de cette vivante Académie par leur réflexion, leur éloquence, leur propos enrichissant la connaissance de chacun. Vous aviez choisi de m'associer à vos séances au titre de correspondant et, depuis sept ans déjà, j'ai le plaisir de suivre vos travaux. Un âge de raison qui conduit à une élection au siège de membre résident, resté vacant après le décès, le 11 février 2012, de Monsieur le Docteur Charly- Sam Jallatte, siège qu'il avait brillamment honoré. Un devoir de mémoire s'impose donc en hommage à « sa claire intelligence », selon les mots du président René Chabert dans son éloge funèbre.

Je tiens à remercier ici l'ensemble des membres de cette Académie qui m'a élu le 7 décembre dernier, j'y suis très sensible, et tout particulièrement ceux qui ont porté ma candidature ; c'est à vous Madame le Président, comme marraine, que doivent aller mes premiers remerciements, les suivants s'adressent à mes deux parrains, par ailleurs alliés en sociétés savantes : Monsieur Robert Chamboredon, Président de la Société d'histoire moderne et contemporaine et, tout particulièrement, Monsieur Robert Debant, son ancien président et doyen de l'Académie, pour son soutien et ses encouragements précieux.

L'émotion que je tâche de contenir s'apparente à celle du bachelier ou du thésard qui se confronte enfin à ses maîtres : ce cocktail en émulsion spontanée, dosé pour une moitié de certitudes et pour l'autre de craintes, avec un soupçon de fierté malgré tout... Cependant ce n'est pas une première puisque vous m'avez offert maintes occasions de vous entretenir d'art et de patrimoine lors même de plusieurs des expositions que j'ai eu l'honneur de vous présenter. Cela ne vaut pas discours certainement, mais si je n'ai pas pris la parole à ce fauteuil depuis 2007, soyez assurés que mon intention sera de vous présenter le résultat de mes observations et de mes recherches personnelles en matière de patrimoine artistique et historique et non d'évoquer ici, en parallèle, mon activité professionnelle pour laquelle les tribunes ne manquent pas.

Il peut paraître bien étrange en ces « temps modernes » où nous vivons à la vitesse folle de la circulation des échanges virtuels, où l'instant, mais surtout l'instantané, se hausse à l'échelle des valeurs au sens moral, comme le droit d'accès à l'information qui se revendique, ou bien les milliards de transactions financières immédiates, ou encore les réseaux sociaux d'échanges individuels instantanés...il peut paraître bien étrange donc, de trouver le loisir et la liberté d'esprit pour mener des recherches sur de vieilles choses du passé qui n'intéressent personne ! Notre esprit a besoin de détente. Il aspire à se soustraire aux préoccupations immédiates, à se ressourcer et, par-dessus tout, échapper à cette in-tranquillité permanente... chacun ses passe-temps ! Pour ma part, formé à bonne école de l'archéologie du monde moderne, je suis conduit par les recherches en cette matière méconnue à des découvertes souvent issues du simple exercice d'une faculté humaine : la curiosité. Mais d'autre part, me risquant à paraphraser l'intitulé d'une œuvre de Francis Picabia illustrant son manuscrit autographe « Chi-lo-sa ? », édité par PAB à Alès en 1950, « j'ai

appris à trouver en ne cherchant pas ». L'expérience acquise nous enseigne les satisfactions de ces petits hasards heureux, mais connaissez-vous les mérites de la *sérendipité* ?

Une découverte fortuite, inattendue, faite par accident et sagacité, alors que l'on ne recherche pas particulièrement, définit ce phénomène depuis le XVIII^e siècle. Qui ne l'a pas côtoyée ? Les scientifiques, les économistes, parmi cette assemblée, le savent. On cite la plupart des grandes inventions humaines, scientifiques, médicales, industrielles dues à cette combinaison heureuse du hasard et de l'intuition. La traduction récente de ce terme anglo-saxon donnerait le néologisme de *fortuitude* en France ou bien de *fortuité* au Canada. Phénomène observable dans le mécanisme du conte pour enfants où le jeune héros se construit par la succession de hasards bénéfiques. Tout naturellement, il se propage dans le courant surréaliste de la poésie et des arts visuels : la découverte de l'objet-œuvre « ready-made » correspond parfaitement à ce processus. Vous comprendrez alors la citation de Picabia. Le monde de l'entreprise à la recherche de l'innovation technologique ou bioéthique, les stratégies de l'économie, l'univers du consumérisme, la recherche documentaire, le web, se structurent autour de cette dynamique créative et inventive.

« Je ne cherche pas, je trouve ». Cette célèbre citation que l'on prête au génial Pablo Picasso, n'a rien de prétentieux comme on pourrait le croire de prime abord ; elle affirme la dimension artistique et intellectuelle du hasard dans le processus de création, comme dans le cheminement de la pensée.

Déjà, en 1894, lors d'une séance de l'Académie, Irénée Ginoux faisant l'éloge du poète Alexandre Ducros, paraphrasait un héros de Goethe : « Tu me fais l'effet de Saül, fils de Quish, il sortit pour chercher l'ânesse de son père, et finit par trouver un royaume ». Pour mémoire, Goethe fait référence au premier

livre du prophète Samuel racontant comment Saül devint le premier roi des Israélites en terre d'Israël.

Ginoux, comme Ducros, sont ici évoqués à dessein bien sûr, comme ancêtres au fauteuil qui m'est proposé. De la rigoureuse recherche menée par Madame Lassalle et Monsieur Moreau, découle ce constat surprenant : six membres seulement m'ont précédé depuis 1868, avec une longévité individuelle de vingt ans, et jusqu'à quarante ans pour l'architecte Max Raphel !

Le Docteur Jallatte y a siégé de 1992 à 2012. Vous l'avez tous bien connu, ce qui me rend difficile l'hommage que je dois rendre à cette brillante personnalité, dont j'ai justement fait la connaissance vingt ans auparavant et qui m'avait pris en amitié. Vous l'aurez compris, sa vie entière s'inscrit sous cette logique de sérendipité : « Il sortit chercher l'ânesse de son père et découvrit un royaume ». Nous allons voir comment.

Le lycéen qui, ce 23 mai 1944, saute à l'Esplanade par la portière de la Citroën de la Gestapo qui le conduit à la Préfecture, échappe à la torture probable des miliciens et recouvre la liberté pour rejoindre le maquis en Limousin. Il n'aimait pas évoquer ces jours sombres, ceux d'une jeunesse confrontée aux horreurs de la guerre, ceux d'un jeune homme de dix-neuf ans, livré à la vie aventureuse d'un résistant, les souffrances dans la Creuse, mais particulièrement l'annonce du décès de son frère aîné Jean, résistant de la première heure, dont le corps venait d'être identifié dans le charnier du puits de Celas. Bien plus tard, la disparition tragique de son neveu, puis le suicide de son autre frère Pierre en 2007. Jamais il ne s'est plaint des séquelles ni de ses souffrances, laissant paraître sous sa noble allure, son caractère déterminé et sa pointe d'humour caractéristique.

La sérendipité possède aussi son revers, celui de rencontrer une issue positive à une situation malheureuse : la *zadigacité* - en référence à Voltaire - désigne la capacité à exploiter

rapidement les opportunités offertes d'un concours malheureux de circonstances.

Très curieusement la vie du Docteur Jallatte s'inscrit sous les auspices du nombre 13 : arrêté, enfermé et battu dans les caves de l'immeuble du 13 boulevard Gambetta, réquisitionné par la Gestapo à une famille juive, il s'y retrouvera au siège du Comité de Libération et il reviendra y couler des jours paisibles dans les années 1980, ayant épousé en 1948 la fille de cette famille, Denyse Laudauer, avec qui il a bâti une vie riche et intense. Ce chiffre constitue probablement le nœud gordien de son existence...

Bien heureusement le baccalauréat en poche avant ces événements, il peut s'inscrire à la faculté de médecine de Montpellier dès la Libération, suivant le chemin du frère disparu. Une jeune étudiante l'épaulera dès le début, celle qui fera route avec lui toute sa vie. Reçu à l'Académie le 29 mai 1992 par Madame Lassalle, aux paroles de bienvenue qu'elle prononça : « La reconnaissance et l'admiration que vous lui témoignez sont le résultat de son efficacité et de son attachement à votre cause », il déclarait : « Mon épouse, sans qui rien de ce que je suis ne serait ». Le témoignage de Madame Jallatte, à qui je tiens à rendre hommage ici, nous devient à présent précieux, pour présenter un visage peut-être un peu moins officiel, certainement moins réservé. En effet son autoportrait se distingue par une modestie chronique : il répondait aussi lors de sa réception : « Vous semblez avoir discerné en moi tant de qualités, que je suis amené à penser que vous vous êtes trompée de curriculum vitae [...] car, en quarante ans de recherche médicale, j'ai trouvé si peu de choses [...] ». Grande modestie d'un personnage dont le titre de Chevalier de la Légion d'honneur, ainsi que de multiples distinctions, témoignent de son courage et de sa détermination. Directeur du laboratoire de génétique de Tours, de 1969 à 1980, multipliant les recherches de pointe en matière de génétique,

ses brillants résultats lui valurent une réputation internationale, qu'il transmit dans son enseignement universitaire, créant la première chaire provinciale de pathologie génitale. On le cite pour sa co-paternité dans l'aventure du « bébé éprouvette ».

Cependant lui-même n'en relate que le tourbillon médiatique autour de la conception *in vitro*, tourbillon qui fit très tôt vaciller ses valeurs morales : « ...médecins de l'infertilité, nous étions en mesure de proposer à un couple un produit de qualité, appelé enfant. »

Déjà, en 1992, il mettait en garde le biologiste-gynécologue, devenu généticien, contre le vedettariat auquel il s'expose avec la médiatisation de ses découvertes. Il dénonçait déjà il y a vingt ans, la dérive apparue il y a peu dans le débat sur la parentalité, par cette réflexion éthique : « Nous nous devons d'éviter que le «désir de» ne devienne «un droit à» [l'enfant] », ne pouvant cependant s'interdire cet amer constat : « ... pourtant rien n'empêche de voir chaque jour s'assoupir davantage les consciences morales. »

Chercheur en avance sur son temps, le Docteur Jallatte peut revendiquer la paternité de nombreuses découvertes : « Par sa culture protestante, nous confie son épouse, il était en avance sur tout mais a toujours voulu ne pas se mettre en valeur : une recherche sur la toxoplasmose avant la lettre, la pratique de l'acupuncture pour les accouchements il y a quarante ans, jusqu'à la conférence sur l'autorité de l'aîné donnée devant cette Académie. Tout cela avait commencé dès les années d'études avec des essais sur les urines des femmes à la maternité, avec des moyens de fortune, qui donneront naissance à leur laboratoire d'endocrinologie. Son « caractère de cochon » - je n'oserai pas cette affirmation sans l'autorisation de Madame Jallatte - lui valut d'abandonner une passion naissante pour la chimie des parfums : il ne transigea pas sur la parole donnée face au professeur Christol en 1948 : « Jallatte, si vous partez,

ne revenez pas ! ». Il emmena sa jeune épouse en voyage de noces aux Baléares... pour une croisière conjugale de plus de soixante ans. Grand marcheur, Charly-Sam adorait les grandes promenades avec ses chiens à la campagne et Denyse les chevaux. La concrétisation de ce bonheur prit forme à Saint-Bauzille-de-Montmel, un village où coulent l'eau et le miel, un petit paradis sur terre s'il en existe, avec la construction d'un pigeonnier (pourvu d'une bibliothèque, bien sûr) au domaine du Mas Saint-Germain, au beau milieu de 300 hectares offrant une vue paradisiaque : à gauche le Pic Saint-Loup, à droite l'Hortus. « Là, il regardait pendant des heures vivre les lièvres, car il était d'une grande patience », confie-t-elle. Cavalière émérite, elle se passionnait pour l'élevage de sept ou huit anglo-arabes, pratiquant l'équitation dans ce vaste domaine. Ceci ne ressemblerait-il pas à un petit royaume ? Pas celui de Saül assurément, mais une forme de Jardin d'Eden, un vrai refuge loin de la médiatisation et du vedettariat. Il dessinait très bien, il lisait beaucoup car il aimait s'instruire et a toujours aimé le livre ancien. Sa bibliothèque savamment composée en témoigne. Ni bibliomanie par le nombre contenu des ouvrages, ni bibliophilie (en écho à sa communication de 2008) par le soin raisonné des titres choisis, la bibliothèque de Charly-Sam Jallatte reflète un univers personnalisé, se gardant volontairement d'un encyclopédisme convenu. Aucune ostentation présente dans ces quatre rayonnages pour quatre thématiques : Nîmes et sa région, médecine, religions au pluriel, nature et cavalerie – en trait d'union bibliophilique avec Madame, car les ouvrages rares et précieux traitent d'équitation, hommage d'un mari attentionné et reconnaissant.

Président des « Bibliophiles de Nîmes et du Gard », par sa grande connaissance du livre, il a conduit assez naturellement à la charge de bibliothécaire de l'Académie, avant d'en être élu président en 2001. Correspondant depuis 1977, reçu en 1992 au

fauteuil de Jean-Charles Lheureux, devenu membre honoraire, il donna dix conférences éloquentes. On en trouve les textes sur le site internet de l'Académie, fort heureusement, car la recherche sur la toile démontre la nécessité de poursuivre le long et patient travail de biographie.

« Les Jallatte sont nés dans une boîte à chaussures », déclarait ici même Philippe Rigoulot citant une phrase de Pierre Jallatte lui-même, entrepreneur, inventeur permanent et aventurier de la recherche industrielle. Les deux frères ont fait exploser cette boîte chacun dans sa spécialité, mais la compétition fraternelle ne se trouverait-elle pas évoquée dans l'étude du médecin sur la prééminence de l'aîné, devant cette même Académie ?

Sa conclusion sera empruntée au psychologue Rudolph Dreikurs : « Nous devons nous accepter tels que nous sommes, car nous ne serons jamais meilleurs, quelles que soient nos connaissances, quelles que soient les compétences que nous acquérons et quels que soient le statut et l'argent que nous ayons. »

Avec cette citation, la transition m'est offerte par mon prédécesseur lui-même, me permettant de bénéficier de sa grande générosité d'esprit, afin de me présenter à vous, au risque de paraître bien terne à l'ombre d'une si grande figure. J'appartiens à la génération de ses propres enfants, qui fut bercée par la volonté de l'accession au savoir et au bien-être, caractéristique des Trente Glorieuses, aussi mon devoir de mémoire s'est-il axé sur la question générationnelle. Je retire de cet exercice une réflexion parallèle sur les relations filiales et fraternelles, en des circonstances familiales douloureuses : le décès de mon père en juin, qui s'accompagne d'un pesant regard en arrière, conjugué au vingtième anniversaire de la disparition de mon frère, qui n'a jamais été retrouvé. Je remercie les membres de l'Académie de leurs messages de sympathie, ma mère n'étant pas en capacité de faire le déplacement, se joint à moi bien sincèrement. Je vous

remercie encore, Madame le Président, de votre bienveillant accueil au sein de cette assemblée.

Né avec la constitution de la V^e République à la Toussaint 1958, c'est dans un village encore agréable à vingt-cinq kilomètres de Paris que j'ai grandi à Villemoisson sur Orge – dont le nom si poétique dérive de la *villa mussum* des Romains – et dont l'image bucolique n'était pas peu présente dans un beau paysage agricole. Le chemin du catéchisme me conduisait à traverser les champs de blé. C'était il y a un demi-siècle et à seulement quelques lieues de Paris...

De mon enfance, je citerai le souvenir de la tonnelle de forsythias et de groseilliers-fleurs sous laquelle je faisais déjà des expositions de babioles pour des visiteurs imaginaires. Je faisais aussi des essais de théâtre dans le grenier où les tirades s'évaporaient, tant m'accaparaient la scénographie, les décors et la lumière.

Enfant observateur, rêveur et timide, la scolarité m'était pesante. Je choisis la filière arts plastiques au lycée Jean-Baptiste Corot, ce que mes parents acceptèrent avec compréhension, je ne les en remercierai jamais assez, contre l'avis d'un professeur de français - sosie du Docteur Knock - qui me prédisait « *le chômage à quarante ans* »...

Ce lycée Jean-Baptiste Corot, à Savigny, me semble alors un petit paradis : au centre de l'immense parc aux arbres vénérables, se dresse, entouré de ses douves, « un château de brique à coins de pierre » comme l'imagine Gérard de Nerval dans *Sylvie*. Il fut la résidence de l'architecte Gabriel Davioud, éclectique auteur de la place du Châtelet, de la fontaine Saint-Michel, du Trocadéro et du décor du Paris haussmannien. A Savigny, il recevait Félix Nadar en voisin après sa première photo aérienne à Bièvre, ainsi que le peintre paysagiste Corot, fondateur de l'Ecole de Barbizon, dont un carnet de dessins, au

Louvre, conserve les vues crayonnées lorsqu'il se rendait en forêt de Fontainebleau. La réputation du lieu était déjà connue de Madame de Sévigné écrivant à sa fille le 20 septembre 1687 : « Je ne suis pas surprise que Savigny vous ait paru beau, c'est une situation admirable ».

L'apprentissage du dessin et celui de la peinture devinrent, dans ce contexte et dans ce cadre, une vraie passion, communiquée par un professeur inspiré, praticien autant que théoricien malrucien. Passion bien vite dominée par celle pour la connaissance de l'histoire des arts en lien avec les philosophes grecs, qui me conduisit à l'Institut d'art et d'archéologie de la Sorbonne, comme un prolongement naturel, avec deux axes fort : l'art moderne avec le professeur Bernard Dorival, et surtout le séminaire de recherche d'Archéologie du monde moderne mené par le professeur Philippe Bruneau, dans le très exotique bâtiment babylonien de la rue Michelet, bâti de briques rouges, autour de l'ineestimable bibliothèque Jacques Doucet. Bien entendu, l'appel de la Grèce et de l'Italie était irrésistible et il me conduisit dans une sorte de petit « Grand Tour », complémentaire des enseignements reçus.

Mais ce sont Bruno Foucart et Anne Pingeot qui furent les directeurs de mes recherches sur l'architecture et le décor de l'Opéra-Comique à Paris, la somptueuse Salle Favart. Ce travail s'inscrivait au milieu des années 1980 dans la perspective de la redécouverte et de la revalorisation de la création artistique du XIX^e siècle, mais aussi de l'ouverture du Musée d'Orsay, dont mes deux professeurs étaient les chantres, l'un comme administrateur, l'autre comme conservatrice créant le département des sculptures, avant que les projecteurs médiatiques ne l'atteignent.

Le lendemain de ma soutenance, j'arrivais à Nîmes, car Bruno Foucart m'avait convoqué chez lui, à la Bibliothèque

Marmottan dont il était conservateur, pour ne pas retarder mon entrée en fonction. Il connaissait bien Nîmes, puisque spécialiste de Flandrin et de l'exceptionnelle église Saint-Paul et auteur, avec son frère Jacques Foucart, conservateur au département des peintures du musée du Louvre, de l'exposition et du catalogue raisonné des œuvres des frères Flandrin en 1985.

1985 : l'aventure commençait. Jean Bousquet venait de choisir le projet de Norman Foster pour Carré d'Art, et décidait la rénovation du musée des Beaux-Arts par Jean-Michel Willmote pour sa préfiguration. Entre en scène ma chère amie Anne-Marie Guillaumain-Marais (je la salue avec beaucoup de reconnaissance, puisque je lui dois mon installation à Nîmes), brillante disciple du professeur Bruneau et de l'architecte des Bâtiments de France, Jean-Pierre Dufoix. Une mission complexe venait de lui être confiée, qu'elle me proposa de mener à bien ensemble : nous étions chargés de concevoir l'informatisation du musée des Beaux-Arts et de créer une banque d'images des collections de peintures anciennes, sculptures, dessins et objets d'art en lien avec leur déménagement.

Nous avons alors été accueillis par Monsieur et Madame Lassalle d'une façon extraordinaire, puisqu'ils nous ont associés d'emblée à leurs activités et je souhaite qu'ils sachent tout ce que je leur dois. Cette mission eut un certain retentissement au niveau national car elle aboutit à l'une des toutes premières applications des nouvelles technologies au monde des musées. Arrivé pour un contrat de deux mois, il y a tout juste vingt-huit ans, cela ne s'apparenterait-il pas à l'histoire de l'ânesse de Saül... ?

Ma mission se poursuivit par l'extension du vidéodisque que nous avons développé aux collections des autres musées, puis au patrimoine bâti du secteur sauvegardé. Cette banque de données de vingt mille images du patrimoine nîmois fut installée

dans le robot vidéo de Carré d'Art pour son inauguration, dont nous venons de célébrer les vingt ans.

Une première tranche de sept années prenait fin, car je fus chargé alors de la gestion du fonds iconographique de la bibliothèque et de ses expositions à Carré d'Art. Une nouvelle tranche de sept ans me permit d'organiser vingt-cinq expositions dont en 1994 : « Aux sources du Jardin », montrant les plans originaux de Mareschal pour la Fontaine de Nîmes, après leur restauration. J'avais eu l'honneur de recevoir les membres de l'Académie pour une visite de cette exposition. D'autres, comme « Lucien Coutaud et le monde des lettres » ou bien « Alphonse Daudet, lumières et ombres d'une renommée » furent aussi des moments marquants. Autant d'occasions de rencontrer certains d'entre vous et – autant que faire se peut – faciliter les recherches dans les fonds anciens de la bibliothèque.

Enfin Monsieur Daniel-J. Valade me demanda de relancer une activité au musée des Beaux-Arts que je retrouvais avec un plaisir indicible, qu'il en soit ici remercié. Curieusement, cet établissement n'avait jamais été pourvu d'un conservateur dédié auparavant, bien que les deux études de Monsieur et Madame Lassalle sur les origines du musée aient montré son antériorité régionale ; en effet nous approchons du bicentenaire. Douze années seulement, pendant lesquelles j'ai proposé d'associer les autres arts que l'on nomme vivants – la musique, la poésie, le théâtre, le chant, la danse – en invitant les muses... en leur temple ! L'enjeu en 2001 d'élargir le concept de « beaux-arts » héritier de la fusion en 1648 des académies de peinture, sculpture et architecture, pour l'entrée dans un nouveau millénaire, rencontre un succès renouvelé.

Une trentaine d'expositions temporaires célébrant les créations de peintres, dessinateurs, sculpteurs et architectes ont été déclinées et de nombreux projets attendent de voir le jour.

Deux expositions ont redoré le blason de deux des grands peintres nîmois : Reynaud Levieux, en 2003, exposition accompagnée d'un colloque de l'Université d'Avignon, présidé par Hélène Deronne, (avec son concours le peintre fera très prochainement l'objet d'une exposition virtuelle pour son quatrième centenaire) ; Charles Natoire, dont la récente exposition d'une centaine de dessins – véritables œuvres en soi – accompagnait la parution de la monographie sous la direction de Monsieur Pierre Rosenberg, membre de l'Académie française, et qu'il avait eu le soin de vous offrir. La tâche reste à accomplir pour Subleyras et particulièrement Xavier Sigalon, qualifié en son temps de rival de Delacroix. Recherches biographiques et catalogues raisonnés d'envergure transnationale, puisque vous le savez, d'après Jean Reboul : « le Nîmois est à demi romain ». Nos peintres nés à Nîmes sont par fatalité, ou dévotion artistique, tous les quatre morts à Rome.

Madame Lassalle témoignait, lors de la remise des palmes académiques, de son attachement au patrimoine nîmois, dès son installation. Les œuvres des musées sont protégées, mais les tableaux et objets d'art que l'on pourrait dire « hors les murs » ne sont pas moins dignes d'intérêt. Il m'a paru indispensable d'étendre l'action de conservation du patrimoine, par des actions de restauration, de publication et de valorisation. Pour preuve, les peintures des églises avec l'inscription à l'inventaire des Monuments historiques, la restauration des tableaux de Natoire et de Jacques Bertrand, redécouvert à cette occasion, de deux toiles du xvii^e siècle encore en cours d'étude, l'inventaire et la publication des textiles liturgiques.

Ma curiosité pour ce patrimoine me pousse irrémédiablement à poursuivre des études personnelles se révélant passionnantes à mener, dans le domaine de l'architecture et des arts décoratifs. La première portait sur le Jacquemart prétendument chinois ;

ce personnage de bois sculpté s'apparente plutôt à un Turc et précisément à un Spahi et avait pour fonction très spécifique de donner l'heure locale exacte pour le départ des trains sous le Second Empire.

J'avais identifié le décor mural découvert dans un salon de la Préfecture comme papier-peint panoramique édité par la fabrique Zuber en 1827, représentant la découverte du Brésil ; mais sa pose souhaitée pour la scène taurine des picadors, montrait aussi les phases de la colonisation, mettant soudainement le Préfet en difficulté à l'annonce de la visite du Président Charles de Gaulle, quelques semaines après le discours sur l'autodétermination.

La maison Renaissance de la rue des Marchands ne m'a pas livré tous ses secrets, mais l'observation et l'étude du décor intérieur peint en grisaille montrent une adéquation surprenante avec le décor sculpté en façade, lui-même inspiré de la Maison Carrée. Cet unique témoin du cadre de vie d'un érudit au cœur de Nîmes pendant le xvi^e siècle a pu être protégé et publié.

Le Palais des arts, connu des Nîmois comme lycée Daudet, constitue un exemple historique du développement de la muséographie au xix^e siècle. La vaste salle des conférences avait été bâtie comme salon des tableaux de grand format, sur les proportions de la *cella* de la Maison Carrée, rapport de proportions que l'on retrouve dans l'atrium du Musée des Beaux-Arts actuel. Il en demeure la porte sculptée monumentale dédiée aux arts. Les galeries en façade, consacrées à la présentation de l'importante collection Gower, montrent encore le riche décor de colonnes à chapiteaux sculptés, stucs, mosaïques, ainsi que les voussures et trumeaux allégoriques.

Certains des hôtels particuliers révèlent des décors intérieurs encore préservés, apportant le témoignage d'un riche passé manufacturier et marchand. Ici, un exceptionnel papier

peint de Canton, d'époque Louis-Philippe, importé en feuilles esquissées, posé sur mesures et peint sur place ; là un escalier de noyer à décor sculpté Renaissance, fidèle copie de celui de la Cour des Comptes visible au musée d'Ecouen, portant le monogramme d'Henri IV et de Marie de Médicis. Un bel exemple de travail des stucateurs génois du XVII^e siècle orne l'escalier de l'hôtel de la famille Novi – commerçants et banquiers à Gênes. Le très élégant salon de la fin du XVIII^e siècle, poursuit la démonstration du décor stucé, jusque dans l'alcôve avec un habile pastiche de la fin du XIX^e siècle réalisé par le nîmois Mérignargues. On observe aussi de lui un étonnant décor de plaques à motif d'arabesques, d'inspiration islamique, ornant une serre privée orientaliste.

Les descriptions remarquables de précision que donnait le Colonel Blanchard dans le Bulletin du Vieux-Nîmes, m'ont longtemps fait rêver. Particulièrement celle de l'inaccessible hôtel d'Aubais dont je suis voisin. Cette curiosité décuplée par le travail de Virginie Monnier trouve enfin son aboutissement avec le chantier de travaux de rénovation actuel. Il m'a été possible de mener toutes les observations, les sondages, les mesures et les plans de cet immense bâti. Seules, les parties arrière seraient attribuables à la famille d'Aubais. Les parties nobles, d'un élégant style Louis XVI, sont construites par un architecte encore inconnu sur la volonté de Joseph André, frère aîné, banquier à Gênes. Les descendants de la famille André conservent une grande part des archives familiales que Madame Monnier, historienne d'art, a dépouillées, étudiées et publiées. La complémentarité de ses recherches et des observations *in situ* nous aidera à comprendre le mode de vie d'une famille emblématique de la cité ainsi que leurs réseaux commerciaux et artistiques. Les André possédaient dans cet hôtel de la rue Dorée une galerie de peintures de plus d'une centaine de tableaux... probablement – en réponse à votre sollicitation,

Madame le Président - cette collection pourrait-elle, comme musée imaginaire, hanter les pensées d'un historien d'art ?

Vous comprendrez les vastes étendues de découvertes qui s'offrent à nous, dans cette pratique d'archéologie du monde moderne, l'observation de l'existant à la lumière des documents d'archives et que j'applique à ce binôme complémentaire : architecture et décor. J'ai beaucoup insisté sur la notion de sérendipité, en raison du constat que cette faculté s'applique particulièrement à ce type de recherche qui touche aux sciences humaines.

L'observation et la description, filles de la curiosité dont j'ai été heureusement doté, m'ont surtout été enseignées par Monsieur Victor Lassalle, infatigable observateur, doté du talent de faire parler les pierres, mais aussi les images. L'iconographie s'adapte alors à la représentation, non plus des personnages et des scènes religieuses comme nous l'ont enseigné Cesare Ripa, Panofsky ou Louis Réaux, mais à la description des paysages et monuments : ceux de Nîmes par exemple. Suivant ce processus, fort de la publication de l'iconographie du Pont du Gard par Madame Lassalle, j'ai exercé mon regard sur les gravures représentant la Maison Carrée dans un premier article publié récemment chez Ausonius. Cet exercice d'observation est déterminant pour deux raisons. D'une part, la véracité du témoignage visuel transmis par l'image : certaines gravures valent un constat archéologique de l'état de conservation du monument et de son environnement, d'autre part la valeur artistique de la représentation qui nous confronte à une véritable œuvre d'art. Cette seconde raison se cristallise autour du travail de Jean-François Séguier qui, par ses méticuleuses observations et ses découvertes apparentées elles aussi à la sérendipité, a donné quelques beaux sujets à des peintres comme Clérisseau, Nicolle et, notamment, le célèbre Hubert Robert, véritable portraitiste de la Maison Carrée.

Résidant à Nîmes depuis vingt-huit ans et foncièrement attaché à son patrimoine historique et artistique, j'ai pu enraciner mes recherches dans un terreau fertile, dont je serais heureux de vous faire partager les fruits. Dans son recueil précédemment cité, Picabia déclarait : « L'esprit est une réalité éternelle ». N'est-ce pas au sein de cette Académie qu'il nous devient loisible de le cultiver ?

Je vous remercie pour votre aimable attention.

A la fin de son allocution, M. Pascal Trarieux est vivement applaudi et reçoit, salle Lordat, les félicitations de ses confrères et amis participant à cette cérémonie. Une amicale réception se déroulera ensuite dans le salon du premier étage.

La séance est levée à 18 heures.

* *

*

Achévé d'imprimer en Février 2014
sur les presses de Mondial Livre
8, rue de Berne - 30000 Nîmes

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2014